

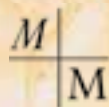
Titouan Lamazou présente

SAHARA

mondes connectés



Gallimard



Musées de Marseille

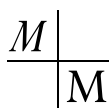


Titouan Lamazou présente

SAHARA

mondes connectés

Gallimard



Musées de Marseille



Sahara... Évocation de dunes, de désert, de nomades pour les uns; de conflits, de migrations pour les autres... Le Sahara est avant tout une terre de rencontres, souvent comparée à un espace maritime. Comme la Méditerranée entre l'Europe et l'Afrique, tout à la fois il sépare et relie deux espaces du continent africain.

Marseille, ville portuaire tournée vers le Sud et les contrées au-delà de la Méditerranée, est particulièrement heureuse de mettre à l'honneur le Sahara, cet espace étendu dont l'histoire est étroitement liée aux circulations migratoires.

La nouvelle exposition « Sahara, mondes connectés », présentée par les Musées de Marseille dans le Centre de la Vieille Charité, s'articule autour de la circulation des hommes, des idées et des marchandises dans ce vaste espace saharien.

Le Musée d'arts africains, océaniques, amérindiens (MAAOA) de la Vieille Charité et l'Institut de recherche pour le développement (IRD), basé à Marseille, se sont associés avec Titouan Lamazou, célèbre artiste navigateur qui sillonne ces régions d'Afrique depuis plus de quinze ans, pour évoquer le Sahara sous l'angle de la mobilité.

Je suis heureux que cette fructueuse collaboration, à la fois scientifique et artistique, permette à un large public de découvrir cette immense étendue par une approche novatrice et différente. Elle nous rappelle, en ce début du XXI^e siècle, que le Sahara est un désert mondialisé et un espace essentiel de circulation, favorisant les échanges et le dialogue entre les peuples et les cultures.

Jean-Claude Gaudin
Maire de Marseille
Ancien ministre
Vice-président honoraire du Sénat

Depuis l'Antiquité, le Sahara a toujours été un espace de circulation des hommes et des biens. Il est aujourd'hui plus connecté au reste du monde qu'il ne l'a jamais été.

Le Sahara est multiple, avec des aires culturelles immenses où se mêlent ethnies, langues, religions, arts et visions du monde : l'aborder sous l'angle de la mobilité permet de rendre compte de cet aspect.

L'exposition «Sahara, mondes connectés», coproduite avec l'Institut de recherche pour le développement, présentée par le Musée d'arts africains, océaniques, amérindiens (MAAOA), est le fruit d'une collaboration remarquable entre des spécialistes issus des mondes scientifique et culturel. L'association art et science permet de développer un langage commun autour de cette idée de mobilité et de présenter le Sahara d'une façon originale et novatrice.

Les Musées de Marseille présentent des objets ethnographiques provenant de collections prestigieuses, des œuvres artistiques et des créations audiovisuelles pour initier le visiteur à la découverte de l'immensité désertique et l'engager sur les traces de la mobilité saharienne.

Favoriser des croisements entre démarches scientifiques et artistiques est l'un des enjeux majeurs du développement culturel. Je remercie chaleureusement les partenaires des Musées, qui contribuent, avec la Ville de Marseille, à la démocratisation culturelle.

Anne-Marie d'Estienne d'Orves

Adjointe au maire déléguée à l'action culturelle, au spectacle vivant,
aux musées, à la lecture publique et aux enseignements artistiques

Collaboration inédite entre la Ville de Marseille et l'Institut de recherche pour le développement (IRD), dont le siège est à Marseille, l'exposition « Sahara, mondes connectés » est emblématique de l'ambition intellectuelle et culturelle du Centre de la Vieille Charité. Inauguré en 1983 après plus de vingt ans de rénovation du chef-d'œuvre de Pierre Puget achevé au XVIII^e siècle, le Centre de la Vieille Charité associe de manière tout à fait inédite – dans le sillage du Centre Pompidou, ouvert à Paris en 1977 – au sein d'une même institution des musées, des espaces d'exposition, des laboratoires de recherche (le Centre Norbert-Elias, réunissant Aix-Marseille Université, le CNRS et l'EHESS), des bibliothèques, le Centre international de poésie de Marseille et bien sûr la direction des Musées de Marseille, formés d'un réseau d'établissements présentant les collections universelles héritées de la riche histoire de la cité. Ce projet culturel mêlant exigence académique et ouverture à tous les publics est devenu un modèle, tant le partenariat entre unités scientifiques et musées semble représenter une réponse aux exigences d'inclusion de plus en plus fortes formulées par la société envers les institutions.

À l'heure où se posent de nombreuses questions sur les possibilités et les limites de la compréhension de la culture de l'autre, la présente exposition apporte une réponse par une approche renouvelée de la culture d'un point de vue à la fois scientifique et muséal. Surtout, le regard d'artiste de Titouan Lamazou permet d'enrichir encore davantage cette proposition. Ce n'est pas un hasard si cette manifestation succède à l'hommage du Mucem à Georges-Henri Rivière, qui proposait, à travers le parcours de ce pionnier de l'ethnographie muséale, une rétrospective des méthodes de travail communes aux chercheurs et aux conservateurs : Marseille, par son histoire, a un rôle à jouer face aux défis d'aujourd'hui.

Par une approche profondément humaniste, l'exemple du Sahara sur le long terme offre une ouverture sur les enjeux universels que sont le transport, la politique, la diplomatie et l'écologie, et souligne le destin commun des femmes et des hommes. La pluridisciplinarité portée par le Centre de la Vieille Charité lui permettra, je l'espère, de jouer le rôle d'agora du XXI^e siècle. Que tous les contributeurs soient grandement remerciés, et tout particulièrement l'IRD, pour cette très belle collaboration.

Xavier Rey
Directeur des Musées de Marseille

À l'occasion de son 75^e anniversaire, l'Institut de recherche pour le développement (IRD) s'est associé au Musée d'arts africains, océaniens, amérindiens (MAAOA) de Marseille pour présenter l'exposition « Sahara, mondes connectés ». L'espace saharien s'inscrit depuis plusieurs décennies au cœur des recherches pluridisciplinaires de notre Institut, notamment avec des études sur l'histoire du climat et des environnements anciens, sur les processus actuels de désertification des terres, sur les ressources en eau et leur gestion dans un contexte d'aridification. Dans le sillage du géographe Edmond Bernus, l'un des plus éminents spécialistes des Touaregs, les recherches de l'IRD se consacrent également aujourd'hui aux populations qui vivent au Sahara ou le traversent.

Empreinte de ces recherches et née de la rencontre d'un artiste, le peintre Titouan Lamazou, avec un historien de l'IRD, Charles Grémont, l'exposition « Sahara, mondes connectés » décrypte les clichés et les idées reçues qui pèsent aujourd'hui sur ce désert. Aux yeux de beaucoup, le Sahara apparaît comme le réceptacle de nombreux maux de la planète : crise climatique, prolifération de groupes armés, interventions militaires extérieures, trafics de personnes et de marchandises illicites, errance des migrants subsahariens... Au revers de cette face sombre, le Sahara incarne également le mythe des hommes bleus et de leurs héroïques méharées, l'infinie liberté d'étendues immobiles et désertiques quasi vierges de toute présence humaine, les mirages enchanteurs d'oasis fertiles...

L'exposition déconstruit ces représentations pour entrer dans la richesse et la complexité des déplacements et des parcours, des échanges et des réseaux de communication qui structurent le Sahara depuis l'Antiquité et en constituent la trame contemporaine. Ces mobilités et connexions conditionnent la vie et la survie des sociétés sahariennes ; à la fois contraintes et ressources, art de vivre et stratégie politique, elles sont au fondement de cultures singulières.

L'exposition et son catalogue, qui en prolonge le propos, amènent ainsi le visiteur à découvrir, dans le temps long de l'histoire, que le désert saharien est un territoire paradoxal et impermanent, fait de lieux et de moments essentiellement mobiles, où les populations réinventent sans cesse leurs rapports aux autres, au temps et à l'espace.

Jean-Paul Moatti
Président-directeur général de l'IRD

Élisabeth Barbier
Directrice générale déléguée de l'IRD

Cet ouvrage est publié à l'occasion
de l'exposition «Sahara, mondes connectés»,
Centre de la Vieille Charité – MAAOA, Marseille,
du 10 mai au 1^{er} septembre 2019
Coproducteur Musées de Marseille/Institut
de recherche pour le développement

COMMISSARIAT GÉNÉRAL

Marianne Pourtal Sourrieu, conservatrice en chef,
responsable du Musée d'arts africains, océaniques,
amérindiens (MAAOA)
Titouan Lamazou, artiste-voyageur
Charles Grémont, historien, chargé de recherche
à l'Institut de recherche pour le développement (IRD),
Laboratoire Population Environnement Développement

COMMISSARIAT SCIENTIFIQUE

Sophie Caratini, anthropologue, directrice
de recherche émérite au CNRS, Laboratoire CITERES
(CNRS-Université de Tours)
Céline Lesourd, anthropologue, chargée de recherche
au CNRS, Centre Norbert-Elias, Marseille
Olivier Schinz, anthropologue, conservateur adjoint
du Musée d'ethnographie de Neuchâtel, Suisse

SCÉNOGRAPHIE

Catnuss – Association Rrrr

AUDIOVISUEL

Jean-Marc Lamoure,
Cyril Méroni, création audiovisuelle
Frédéric Salles, création sonore
Pilar Arcila, montage archives

VILLE DE MARSEILLE

Jean-Claude Gaudin, maire de Marseille,
ancien ministre, vice-président honoraire du Sénat
Anne-Marie d'Estienne d'Orves, adjointe au maire,
déléguée à l'action culturelle, au spectacle vivant,
aux musées, à la lecture publique et aux enseignements
artistiques
Jean-Claude Gondard, directeur général des services
Jean-Pierre Chanal, directeur général adjoint
des services

DIRECTION GÉNÉRALE DE L'ATTRACTIVITÉ ET DE LA PROMOTION DE MARSEILLE

Corinne Bernié, directrice générale
Corinne Ferraro, directrice de l'information
digitale et éditoriale
Sandra Rossi, directrice de la communication
et de l'image
Michèle Munier, **Lara Emorine**, **Olivier Klein**,
Mathilde Fonvillars, direction de la communication
et de l'image
Sylvie Benarous, service presse

DIRECTION DE L'ACTION CULTURELLE

Sébastien Cavalier, directeur
Magali Bertrand, directrice adjointe
Stéphanie Lazzaro, responsable service
des ressources partagées
Véronique de Laval, responsable de la division
communication, **Cathy Lucchini**

MUSÉES DE MARSEILLE

Xavier Rey, directeur des Musées de Marseille
Guillaume Theulière, adjoint au directeur
Anne Di Nicolas, assistante

Laetitia Capaccio, administrateur

Sandrine Claeys, service finances

Christine Gozzi, ressources humaines

Carole Chalon, développement des musées

Danièle Marsetti, **Corinne Lannaud**, **Amine Mazouz**

Dominique Testa, ingénieur sûreté et sécurité

Nadine German, administration du Centre
de la Vieille Charité

Stéphane Campodonico,

Wissam Khrili, **France Allegrini** et l'ensemble
des services administratifs et du personnel d'accueil
et de sécurité des musées de Marseille.

Fanny Leroy, service culturel et des publics

Jean-Antoine Santiago, **Emmanuelle Farey**,

Sophie Gosse

Dominique Saïani, régie des œuvres

Jean-Claude Rosa, *équipe technique*
Jean-Pierre Bocognano, Pascal Cahuac,
Patrick Menicucci, Frédéric Ribaud, Bruno Salgueiro
Vincent Ecochard, Pascal Ansourian,
service audiovisuel
Caroline Robert, *régies, billetterie*

MUSÉE D'ARTS AFRICAINS, OCÉANIENS, AMÉRINDIENS

Marianne Pourtal Sourrieu, *conservatrice en chef,
responsable du musée*
Raymonde Armati, *responsable administrative*
Floriane Hardy Picard, *assistante principale
de conservation*
Pascale Paoli, Camille Durand, *conférencières*
Isabelle Clément, *réservations*

INSTITUT DE RECHERCHE POUR LE DÉVELOPPEMENT

Jean-Paul Moatti, *président-directeur général*
Marie-Lise Sabrié, *directrice de la mission
Culture scientifique et technologique, avec :*
Benjamin Poupin, *chargé des expositions
et des manifestations*
Raphaële Nisin, *responsable adjointe du service
Médiation avec les publics*
Daina Rechner, *responsable de la photothèque Indigo*

Cette exposition n'aurait pu être réalisée
sans le soutien des musées et des collectionneurs
auxquels nous avons fait appel et qui nous ont
généreusement accordé leur concours :

Musée d'ethnographie de Neuchâtel (Suisse) :

Yann Laville, *codirecteur*; Grégoire Mayor, *codirecteur*;
Olivier Schinz, *conservateur adjoint*;

Musée du quai Branly – Jacques Chirac (Paris) :

Stéphane Martin, *président*; Yves Le Fur, *directeur
du département du patrimoine et des collections
permanentes*; Hana Chidiac, *responsable de l'unité
patrimoniale Afrique du nord et Proche Orient*;

Bibliothèque nationale de France (Paris) :

Laurence Engel, *présidente*; Isabelle Le Masne
de Chermont, *directrice du département
des manuscrits*; Guillaume Fau, *conservateur
des manuscrits modernes et contemporains*;

Institut du monde arabe (Paris) : Jack Lang, *président*;

Éric Delpont, *directeur du musée*;

Muséum national d'histoire naturelle (Paris) :

Bruno David, *président*; Anne Nivart,
direction générale des collections;

Musée des Troupes de marine (Fréjus) :

lieutenant-colonel Philippe Roudier;

Musée saharien (Montpellier) :

Bernard Adell, *directeur*;

Laboratoire CRAterre/Ensag (Grenoble) :

Bakonirina Rakotomamonjy, *présidente*

Fondation Leila Alaoui

Christine Alaoui, *présidente*

ARTISTES

Leila Alaoui

Hicham Berrada

Sylvain Courrech du Pont (CNRS)

Romuald Hazoumé

Titouan Lamazou

Yvon Le Corre

Nous exprimons aussi nos remerciements
à toutes les personnes qui nous ont apporté
leur précieux concours :

Boris Pétric (Centre Norbert-Elias),

Arnaud Contreras, Myriam Morel Deledalle,

Serge Briot, Monique Vérité, Béatrice Vigié,

Michaël Batalla, Élisabeth Steffen (CIPM),

Matthieu Gounelle (Muséum national
d'histoire naturelle, Paris),

Alain Vidal-Naquet, Michèle Doucet,

Amis des Musées de Marseille,

José Lamazou, Olivia Lorrain

Florence Boyer, chargée de recherche (IRD)

Isabelle Bloncourt-Repiton

Isabelle Lefrançois, *gestionnaire administrative
et financière* (IRD)

Thomas Mourier, *responsable du service des éditions* (IRD)

Sabrina Toscano, *assistante de communication* (IRD)

Peter Tinti, *photographe*

David Gandreau (CRAterre)

En partenariat avec :



Avec le soutien de :



FONDATION
BNP PARIBAS



Figure anthropomorphe, vers le IV^e millénaire av. J.-C., Tassili N'Ajjer (Algérie).
Musée du quai Branly – Jacques Chirac, Paris.

LE MAAOA MET LE SAHARA À L'HONNEUR À TRAVERS L'EXPOSITION « SAHARA, MONDES CONNECTÉS »

Le verbe « connecter » fait partie de notre vocabulaire contemporain. Indissociable du domaine des nouvelles technologies, il nous ferait presque oublier son sens plus général : unir, établir une liaison, mettre en rapport, relier, assembler, joindre...

Le titre de cette nouvelle exposition proposée par le Musée d'arts africains, océaniens, amérindiens (MAAOA) de Marseille, en coproduction avec l'Institut de recherche pour le développement (IRD), résonne parfaitement avec l'évocation de ce désert ancré à la fois dans l'histoire la plus ancienne de l'humanité et dans la modernité la plus vivante. Cette notion de « mondes connectés » renvoie également à l'idée de mobilité. C'est pourquoi le mouvement des hommes qui parcourent, traversent et habitent le Sahara est le fil conducteur de cette exposition.

Titouan Lamazou, navigateur et artiste voyageur, parcourt le monde depuis longtemps à la rencontre des autres, qu'il évoque notamment à travers ses magnifiques toiles et photographies de voyage. Il connaît bien le Sahara depuis le premier séjour qu'il y a fait en 1998, puis lorsqu'il a décidé d'y retourner en 2014 pour retrouver ses amis touaregs, arabes, songhaï, arma et peuls dispersés par les conflits armés. C'est en plein milieu du Sahara qu'il rencontre alors Charles Grémont, historien à l'IRD. Ils vont ensemble parcourir ce désert puis témoigner de cette situation troublée dans l'ouvrage *Retour à Tombouctou* en 2015. Le désir de partager cette expérience avec le plus grand nombre, à travers une exposition, les conduira à Marseille, au MAAOA, dans ce lieu consacré à la reconnaissance des arts non occidentaux. L'équipe du musée acceptera avec enthousiasme ce nouveau projet associant art, culture et science.

Le Sahara, dont l'immensité a souvent été mise en avant, est le plus grand désert du monde : il couvre en effet un tiers du continent africain et s'étend sur une dizaine de pays. C'est un désert, certes, mais pas un espace vide séparant deux Afriques : il reste principalement une terre de vie et de passage parcourue par les hommes depuis des millénaires, comme en témoignent les gravures et peintures

rupestres de l'époque néolithique ou ses villes millénaires (Chingetti, Tombouctou, Djenné...), devenues de grands centres intellectuels dans lesquels les savants d'horizons divers venaient se rencontrer, transmettre ou consulter les riches bibliothèques. Tout ce savoir immense – avec cette caractéristique d'avoir été nomade – a été importé ou exporté à travers le Sahara, qui a ainsi toujours été un espace peuplé, voire urbanisé. Au cours du xx^e siècle et en ce début du xxi^e, les migrations transsahariennes contemporaines ont seulement redéfini les voies de circulation, créant de nouveaux réseaux et redéfinissant la notion même de nomadisme : le nomade ne se déplace pas continuellement, et parfois plus du tout.

Cette approche spécifique proposée dans l'exposition impliquait de créer une introduction plongeant le visiteur dans cette immensité pour lui permettre de mieux suivre les traces de cette mobilité. Dès lors, comment présenter cette mobilité si ce n'est en évoquant les hommes et les sociétés qui parcourent cet espace et y vivent ? En raison des conditions de vie des nomades, leurs objets quotidiens ont toujours été réduits à l'essentiel et liés à leur mode de transport (le chameau pendant très longtemps) : selles, piquets de tente, sangles, sacs de voyage, coffres, coussins... Ils n'en sont pas moins d'une grande qualité artistique, appliquant des codes esthétiques marqués par la sobriété et la simplicité, utilisant des matériaux nobles, souvent agencés de façon à amplifier le mouvement lorsqu'ils sont portés (comme les franges) : la mobilité se retrouve donc même dans la création artistique ! Ces objets représentent à la fois des outils du quotidien à forte fonction symbolique et des marques de prestige illustrant les valeurs fondamentales d'hospitalité et d'honneur. Chaque type d'objet a évolué à mesure que ces sociétés devenaient sédentaires. Ce mélange de passé et de présent, d'objets ethnographiques, symboles du patrimoine culturel du Sahara, et d'ustensiles du quotidien traduit cette réalité contemporaine.

Ne possédant aucun objet saharien dans ses collections africaines, le MAAOA s'est rapproché de grandes collections muséales, notamment celles du Musée du quai Branly – Jacques Chirac (Paris) et du Musée d'ethnographie de Neuchâtel (Suisse). Ces institutions ont immédiatement adhéré au projet, acceptant de prêter des pièces remarquables, tout comme l'Institut du monde arabe, la Bibliothèque nationale de France, le Muséum national d'histoire naturelle de Paris ainsi que plusieurs autres musées français et collections privées. Nous tenons à les remercier tous pour leur engagement et leur soutien sans faille tout au long du projet.

Parallèlement à cette approche, les œuvres de Titouan Lamazou – peintures et photographies – nous entraînent dans son propre parcours, illustrant son expérience personnelle, son rapport aux autres, sa façon d'appréhender cet espace et les hommes et femmes qui l'habitent, avec toujours son goût du partage et de la rencontre.

Les artistes Leila Alaoui, tragiquement tuée en 2016 lors d'un attentat à Ouagadougou, Romuald Hazoumé et Hicham Berrada, originaires du continent africain, apportent également leur vision personnelle et contemporaine de cette mobilité.

Cette recherche d'équilibre entre art et sciences humaines, apportant variété et richesse au contenu de l'exposition, a été possible grâce au travail et à la compétence du comité scientifique associant des chercheurs (IRD-CNRS) et des conservateurs de musées (MEN-MAAOA) dans une démarche commune et constructive : qu'ils en soient tous très chaleureusement remerciés.

Cette approche pluridisciplinaire, chère au MAAOA, permet aux visiteurs de découvrir un Sahara assez différent des images stéréotypées trop souvent véhiculées par les Occidentaux et les médias du monde entier. Elle rappelle que le Sahara fut et continuera d'être un espace unique de circulation permanent, humanisé, créatif, en lien avec le reste du monde.

Marianne Pourtal Sourrieu

Conservatrice en chef du patrimoine

Responsable du Musée d'arts africains, océaniens, amérindiens



Falaises de Tiguidit, dans le désert de l'Air, Niger, 2014, Bruno Pellarin.

PARCOURS SAHARIENS D'UN PEINTRE VOYAGEUR, TITOUAN LAMAZOU

Quelle a été ta première rencontre avec le Sahara ?

Mes premiers souvenirs de désert remontent à l'enfance : je devais avoir onze ans. Mon père était non pas un émigré, mais un expatrié – comme on dit pour ce qui concerne les Blancs – en Tunisie. Il travaillait dans le pétrole. Nous faisons souvent des virées vers le Sud, à El Borma, la partie saharienne de la Tunisie. Ce souvenir d'enfance est anecdotique, mais il a peut-être compté.

Bien plus tard, en 1998, j'étais à Bamako, au Mali, où je réalisais le portrait des photographes Seydou Keïta et Malick Sidibé. J'ai dit à Seydou que j'allais interrompre mon travail pour visiter Tombouctou. Il m'a répondu que cela tombait bien, car sa nièce, une Touarègue originaire de Tombouctou, devait rentrer chez elle à la suite de son divorce et qu'un compagnon pour ce long voyage lui serait bien utile. C'est ainsi que j'ai été accueilli dans la famille d'Aïcha. Je n'ai quasiment rien vu de Tombouctou à l'époque, mais je me suis lié d'amitié avec ces personnes.

Deux ans plus tard, c'est cette même famille que je suis allé retrouver lorsque la Fondation Cartier m'a commandé une œuvre pour l'exposition « Le Désert », avec le photographe Raymond Depardon. En y retournant, j'étais surtout mû par une curiosité inassouvie. De mon premier séjour, j'avais rapporté des œuvres que je soupçonnais un peu de perpétuer des idées reçues sur la région. L'année 1998 était une période assez calme. À Kidal, des touristes hollandais avaient été tués, mais j'avais perçu cet événement comme une affaire de coupeurs de routes, pas comme le fait de mouvements armés tels que ceux que l'on peut connaître aujourd'hui. À l'époque, à vrai dire, je ne m'étais pas soucié de comprendre exactement ce qui s'était passé. Inconsciemment, mes premières visites, là comme ailleurs, constituent surtout une approche.

Une fois la « découverte » accomplie et le dépaysement réalisé, ce n'est finalement qu'au troisième voyage, en 2013, que j'ai commencé à explorer le contexte. La conjoncture géopolitique avait changé. Je revenais rendre visite à la famille d'Aïcha, cette fois dispersée dans des camps de réfugiés à cause de la guerre entre le Niger, le Burkina et la Mauritanie. Je cherchais d'abord à recueillir des nouvelles de mes amis. Et puis chemin faisant, les années suivantes, j'ai entendu parler de toi, Charles, et j'ai sillonné quelques endroits du Sahara avec toi, l'historien m'éclairant sur la mémoire du lieu, à la fois lointaine et immédiate.

Il y a cette citation très connue de Nicolas Bouvier : « On ne fait pas un voyage, c'est le voyage qui vous fait. » D'une certaine manière, tu te laisses un peu porter par tes relations, les contacts que tu noues.

Nicolas Bouvier disait aussi que le propre des grands voyages, c'est d'en rapporter tout autre chose que ce qu'on était allé y chercher! C'est ce qui se produit quand on prend son temps. Mes premiers voyages dans une région n'ont en général pas de but précis. C'est petit à petit, au cours des retours successifs, que s'aiguise le désir de compréhension. J'aime partir, mais j'aime aussi revenir aux mêmes endroits.

Il est des livres qui bouleversent l'esprit d'un adolescent et vous mettent dans les pas des voyageurs européens du passé, dans le prolongement d'une époque coloniale, d'une certaine façon, même lorsqu'il s'agit de pamphlets anticoloniaux. Des romans comme *Les Cavaliers* de Joseph Kessel pour l'Afghanistan; les écrits de Joseph Conrad autour du fleuve Zaïre; Robert Stevenson, Jack London et Victor Segalen en Polynésie... Je les relis aujourd'hui d'un œil plus circonspect. En l'occurrence, à propos du désert, j'avais lu très jeune *Les Sept Piliers de la sagesse* de Thomas Edward Lawrence, et vu le film qu'il a inspiré : *Lawrence d'Arabie*, avec Peter O'Toole. *Le Désert des déserts* de Wilfred Thesiger m'avait beaucoup marqué aussi. Il s'agissait là de Bédouins d'Arabie : ces lectures n'avaient pas grand-chose à voir avec les Berbères du Sahara, sinon une similitude de décor, mais ils ont certainement joué un rôle catalyseur dans mon « envie de déserts ».

Repartir, c'est tenter d'acquérir une connaissance qui dépasse les images romanesques. Les rencontres successives avec les populations ou avec des chercheurs s'avèrent édifiantes. C'est cette quête qui oriente mon œuvre.

Ton attirance pour le Sahara est-elle similaire à celle que tu as eue pour la mer?

On pourrait en effet comparer ces moments où j'ai eu envie d'aborder un monde que je ne connaissais pas. Quand j'étais enfant, le monde des personnes qui vont en mer était très mystérieux pour le jeune « terrien » que j'étais. L'attrait pour le désert procède de la même attirance vers un inconnu soumis à une nature que l'on peut penser hostile quand on ne la connaît pas. Il y a aussi l'aspect romantique – parfois fantasmé – de ces deux univers que transmettent les écrits des voyageurs.

Dans le désert, tu as peint la Grande Ourse. C'est encore un prolongement de ton expérience de marin...

Le ciel, c'est vraiment la mer qui me l'a enseigné. J'ai eu la chance de naviguer à une époque où il n'y avait pas de GPS, pas de pilote automatique. On passait nos nuits à regarder le ciel et à tirer des droites d'étoiles pour se positionner. Le ciel qui oriente les marins a guidé de la même manière les nomades du désert.



Aïcha welet Amoye, 1998
 Touarègue Imghad de Tombouctou, Mali
 Gouache et sable sur papier, 42x33 cm.



Famille Amoye, 1998
 Tombouctou, Mali
 Tirage argentique rehaussé gouache, 30x40 cm.

Quand tu racontes ta manière de voyager – revenir sur les lieux, rester longtemps, créer des relations de confiance, etc. – j'ai presque l'impression d'entendre un ethnologue...

Je reconnais des points communs entre les intentions des chercheurs que j'ai pu rencontrer et mon travail d'artiste. Le chercheur étudie, observe sur le temps long. Son analyse évolue, se renforce ou est infirmée, parfois, au cours de sa propre existence comme dans l'histoire des sciences. Il en va de même pour l'artiste, dans son parcours propre comme dans l'histoire des arts. Ma méthode évolue doucement, de voyage en voyage, de livre en livre. Les œuvres réalisées lors de mon premier passage dans la région ne sont pas de même facture que celles que j'ai peintes pendant et après mon dernier passage. J'ai commencé par des gouaches et des crayons, assis dans le sable, maintenant je plante mon chevalet sur les dunes et je reporte mes ébauches en atelier à l'huile sur de grands formats... J'aime rester longtemps sur place. Déjà, à l'époque, j'avais rassemblé mon équipement d'artiste dans un petit hôtel de Tombouctou plutôt que d'habiter chez des gens – je déteste ça – et j'y avais reconstitué mon atelier. Le désir de rencontre n'exclut pas celui de solitude.

Vous et moi avons aussi en commun la curiosité. Certains chercheurs s'en défendent. J'en ai rencontré de brillants qui me disaient, un peu comme un reproche déguisé : « Pourquoi irait-on faire de l'anthropologie à l'étranger alors qu'on peut s'intéresser aux autres dans les Landes ? » Je réponds à cela que je suis attiré intuitivement depuis l'âge de dix-huit ans par les « lointains », par le mouvement.

Tes premiers travaux jusqu'à *Retour à Tombouctou* montrent un vrai souci de documenter les choses avec précision. Tes portraits, par exemple, sont toujours inscrits dans un contexte social et relèvent d'une approche quasi sociologique. Tu tentes de décrire une réalité au plus près des gens...

Même si «une mise en fiction» m'attire aujourd'hui, je m'en suis tenu jusqu'ici à des travaux soucieux de la réalité, en effet. J'aime que les gens que je dessine se reconnaissent et soient satisfaits du résultat. Sans aller jusqu'à flatter, j'ai tendance à essayer de tirer ce que je perçois comme le plus valorisant d'un portrait. Il peut arriver que je prenne en photo une personne belle et qu'elle ne soit pas ressemblante. Mon dessin ressemblera toujours davantage à ce que je perçois, mais il reste l'interprétation d'une certaine réalité. En photographie comme en peinture, je réalise, il est vrai, des interprétations, des reconstitutions. Cela éloigne sans doute mon travail de celui du chercheur, pour devenir plus personnel, plus onirique. Mais je suis passé par les bases : représenter une réalité, comme ce Touareg en costume trois pièces assis sur une chaise de bar à Bamako. Un Touareg, tu lui dis : «Je vais réaliser ton portrait» – à ce moment-là, il est en costume ou en t-shirt siglé Saint-Laurent –, il dit : «J'arrive» et puis il disparaît et revient avec son turban. Il pose. Alors je brosse le portrait en turban et puis je dis : «On va le faire aussi en civil.»

Les sujets que tu peins ou dessines, les gens comme les paysages, sont photographiés. Tu gardes une archive photographique pour comparer ?

Ces derniers temps, je reviens à la peinture, j'ai un peu abandonné la photo. Mais, oui, je l'ai beaucoup utilisée. Par exemple, j'ai réalisé des croquis rapides des falaises de Tiguidit [au sud d'Agadez, au Niger]. Le grand tableau de ces mêmes falaises sous un ciel étoilé, je l'ai interprété dans mon atelier à partir de photos que j'avais prises sur place. En l'occurrence, il s'agissait de ne pas s'attarder : il faut savoir que là-bas – en ces zones récemment décrétées rouges – on ne s'aventure pas dans le désert sans une escorte militaire, ne serait-ce que pour satisfaire le gouverneur de la région, responsable de notre sécurité.

Quand je photographie ou filme le modèle dont je viens d'esquisser le portrait, il y a souvent beaucoup de curieux dans le champ. De retour à l'atelier, je découvre sur la photo quelques badauds tout à fait magnétiques sur lesquels mon regard avait alors glissé : j'utilise la photo pour parachever mon esquisse, mais s'imposent de nouveaux portraits à réaliser. Alors j'agrandis le tirage. La résolution de la photo est très mauvaise, mais je l'imprime et je peins par-dessus.

Lorsque je m'exprime par la photographie, je pratique cet art en peintre. Je mime les mécanismes de la vision, qui, par la moisson de tous nos coups d'œil successifs, compose en notre conscience la fresque de notre vue. Je nomme «photos-tableaux» ces compositions formées de centaines de photographies assemblées de

retour à l'atelier. Comme à partir de multiples croquis réalisés sur le terrain, le peintre compose sa toile. La photographie reproduit la nature par une perspective unique en un instant : un instantané qui ne correspond pas à ma perception lente du monde.

Pour écrire des récits académiques ou plus littéraires, nous, chercheurs, passons des semaines sur le terrain, voire des années. Nous rejoignons là ta démarche de peintre : ce désir de restituer un faisceau d'éléments qui ne peut faire l'objet d'un instantané photographique mais qui pourrait figurer sur une toile, par exemple, ou dans un récit. Dans tes peintures, les arrière-plans semblent importants, comme si tu cherchais à souligner des contrastes liés au contexte.

J'ai toujours ressenti la crainte de véhiculer des poncifs, et j'obéis autant que possible à un souci d'objectivité dans mon approche intuitive. Le Sahara se prête en effet à de nombreux clichés. Aujourd'hui, j'ai apprivoisé cette crainte et je me résous à l'idée que ma peinture véhicule nécessairement quelques idées reçues... Je m'en suis guéri par mon approche même, dans cette coopération établie avec des historiens, des spécialistes en sciences humaines tels que vous. Je suis resté longtemps solitaire dans mon travail de peintre voyageur. Dans mes livres, je faisais surtout référence à mes propres lectures, principalement des romans et des récits. Sur le fond, le travail en équipe a vraiment débuté avec l'ethnologue Bernard Dupaigne en 2009. Il avait été ébauché plus tôt avec *Femmes du monde*² : j'avais consulté l'anthropologue Françoise Héritier pour tenter de comprendre l'origine des pratiques de mutilations féminines. J'avais aussi sollicité les connaissances du paléontologue Yves Coppens pour légender le portrait introductif de Lucy en Éthiopie. De la même manière, en ce qui concerne la forme, sur le terrain et à l'atelier, je travaille souvent avec des assistants spécialistes en leur domaine. Je suis curieux des nouveaux outils, notamment numériques, qui me compliquent un peu plus la vie qu'un carnet et un crayon! Déjà, à l'issue du Vendée Globe, je détrompais les observateurs en affirmant pratiquer une navigation solitaire... en équipage. Une course de trois mois en solitaire représente trois ans de préparation avec des coopérateurs aux multiples compétences. Je conçois ainsi aujourd'hui mon travail d'artiste. La coopération avec d'autres artistes, écrivains, philosophes et chercheurs scientifiques en est devenue la marque. À ce titre, le projet du bateau-atelier constitue l'écrin rêvé de cette démarche, son dénominateur commun, alliant désir de partage et de mouvement. Artistes et chercheurs conviés à bord naviguent à la rencontre de leurs pairs dans le monde entier. Ensemble, ils et elles offrent *un autre regard*, l'immense diversité de l'humanité et l'infinie biodiversité à laquelle elle appartient.

Propos recueillis le 30 décembre 2018 par Charles Grémont, historien, et Olivier Schinz, anthropologue et conservateur adjoint au Musée d'ethnographie de Neuchâtel (MEN).

1_Gallimard, 2015.

2_Gallimard, 2007.



Vents de sable et pluie, plateaux du Tégama, au sud d'Ingall (Niger), 1968, Edmond Bernus.

SAHARA CONNECTÉ

SOPHIE CARATINI, CHARLES GRÉMONT,
CÉLINE LESOURD ET OLIVIER SCHINZ

Jusqu'au début des années 2000, le Sahara était encore pour nombre d'Occidentaux une sorte d'espace mythique associé à la pureté, au recueillement, à la spiritualité, aux exploits sportifs ou aux rêves d'aventure. Son évocation génère aujourd'hui des représentations bien plus sombres : crise climatique, prolifération de groupes autonomistes, islamistes, réseaux mafieux, banditisme, commerce d'armes, de drogue et autres contrebandes. À ces images de chaos sont accolées celles tout aussi effrayantes d'armées nationales dépassées, d'interventions militaires extérieures, de trafics de personnes, de prises d'otages, de racket ou d'abandon en plein désert de voyageurs-migrants.

Ces phénomènes existent bel et bien et pèsent sur les populations du Sahara et du Sahel au point de rendre leur quotidien parfois invivable. Ils occasionnent des départs forcés à plusieurs centaines de kilomètres et obscurcissent l'horizon de tout un monde.

L'exposition « Sahara, mondes connectés » dépasse ces deux visions réductrices en mettant en exergue une thématique essentielle : la connexion. Celle-ci est entendue comme le nouage de liens qui, à la fois, génère et permet la mobilité, oriente les rencontres et favorise les voyages. La connexion induit la constitution et le développement de réseaux de connaissances, voire de parenté, très actifs, le plus souvent solidaires et essentiellement mouvants, par lesquels circulent les informations, les marchandises, les courants d'idées ou les mots d'ordre. À travers ces connexions multiples et de nature diverse, les populations sahariennes, héritières de cultures développées pendant des siècles dans un milieu particulièrement hostile, réinventent en permanence leur rapport aux autres, au temps et à l'espace.

Au risque de l'immobilisation – car l'immobilité, dans le désert, met la vie en péril – répondent en effet la mouvance de tous et de toute chose, y compris des lieux, et l'intensité des échanges. Éphémères, les lieux sont en réalité des moments de connexion : l'instant de la rencontre, la tente dressée dans le creux d'une vallée, l'étape du voyage, l'étal sur le marché urbain, le bivouac des guerriers, l'embuscade des rebelles, le campement militaire, le camp des réfugiés ; même la ville et l'oasis – seuls espaces dotés d'une certaine permanence – sont situées sur les nœuds des multiples réseaux de circulation qui s'entrelacent dans l'espace saharien. Les hommes, les nouvelles, les marchandises, les mots, les sentiments, les idées et les imaginaires se déploient principalement dans la connexion et la mobilité.

CRÉDITS

- © Anom – Odette du Puigaudeau : page 163.
© Vincent Battesti : page 61.
© Edmond Bernus – IRD : page 18.
© Hicham Berrada, Adagp, Paris, 2019 : page 189.
© Bibliothèque nationale de France : page 65, 108.
© Gérald Bloncourt / Bridgeman Images : page 137, 185.
© Julien Brachet : page 159, 160.
© Collection Jean-Marc Durou : page 29, 115, 116, 177.
© Collection French Lines & Compagnies : page 167.
© Collection of the Massachusetts Historical Society : page 79.
© Courtoisie de la Fondation Leïla Alaoui,
Galleria Continua et VOICE gallery : pages 170-171.
© Arnaud Contreras : page 85, 145, 147.
© Malika Diagana : page 63.
© DR : page 31, 34-35, 81, 93, 86-87, 153.
© Fred Dufour/AFP : page 182.
© En Haut! : page 64, 181.
© Jean Gabus – Musée d'ethnographie
de Neuchâtel (Suisse) : page 75.
© Alain Germond – Musée d'ethnographie
de Neuchâtel (Suisse) : page 32 en haut, 48, 49, 50 en haut
à gauche, 50 en bas à droite, 51, 52, 53, 66, 67 en haut, 69, 105,
106-107, 128 au milieu et à droite, 129, 130, 131, 148, 151.
© Charles Grémont – IRD : page 41, 42, 45, 47, 83, 98, 119, 121, 123.
© Patrick Hertzog/AFP : page 186.
© Stéphane Lagoutte / Myop : page 97, 141, 142.
© Titouan Lamazou : plat 1 de couverture, plat 4 de couverture,
page 15, 24, 26, 36-37, 38, 43, 54-55, 56, 70-71, 72, 88-89, 90, 110-111, 112,
126-127, 132-133, 134, 154-155, 156, 168, 172-173, 174, 179, 190.
© Pascal Maître / Myop : page 101, 102, 103.
© Musée du quai Branly – Jacques Chirac. Dist. RMN-Grand
Palais / Claude Germain : page 32 en bas.
© Musée du quai Branly – Jacques Chirac.
Dist. RMN-Grand Palais / Enguerran Ouvray :
page 50 en haut à droite.
© Musée du quai Branly – Jacques Chirac.
Dist. RMN-Grand Palais / image musée du quai Branly –
Jacques Chirac : page 33, 67 en bas, 109, 128 à gauche, 149.
© Musée du quai Branly – Jacques Chirac.
Dist. RMN-Grand Palais / Patrick Gries / Valérie Torre : page 8.
© Naiade Plante : page 165.
© Bruno Pellarin : page 12.
© Odette du Puigaudeau – Agence économique
de la France d'outre-mer : page 94.
© Fethi Sahraoui / Collective220 : page 138.
© Taïeb, une rencontre au désert, Yvon Le Corre : page 59.
© Christian Vium, page 23.

Extraits de textes :

- © CNRS Éditions : pages 140 à 143.
© Éditions de la Découverte, 1979 : pages 184 à 187.
© Éditions de la Découverte, 1997 : pages 74 à 77.
© Éditions Viviane Hamy, mai 1996 : pages 180 à 183.
© Éditions Karthala, 2012 : pages 166 à 169.
© Éditions Thierry Marchaisse, 2011 : pages 30-31.
© Éditions Phébus, Paris, 1992 : pages 92 à 95.

© Éditions Gallimard Loisirs,
Musée d'arts africains, océaniens,
amérindiens,
Institut de recherche
pour le développement, 2019

DIRECTRICE ÉDITORIALE :
Nathalie Bailleux

RESPONSABLE ÉDITORIALE :
Nathalie Lefebvre

SUIVI D'ÉDITION :
Marie Caillaud

LECTURE-CORRECTION :
Marie-Édith Alouf


CONCEPTION
ET RÉALISATION GRAPHIQUE :
Juliane Cordes

FABRICATION :
Sandrine Michel

RELATIONS PRESSE :
Sophie Gallet

PHOTOGRAVURE :
Les Caméléons, Paris
Achevé d'imprimer en avril 2019
sur les presses de Lego, Italie


Dépôt légal : avril 2019
Numéro d'édition : 349706
ISBN : 978-2-74-245914-8



Et si le dialogue entre les arts et les sciences était une voie essentielle pour regarder notre monde en mutation ? Cette exposition au Musée d'arts africains, océaniens, amérindiens (MAAOA), née de la rencontre de l'historien Charles Grémont (IRD) et de l'artiste Titouan Lamazou, ouvre une fenêtre d'intelligibilité inédite sur le Sahara. En donnant à lire et à ressentir, dans un musée d'arts, de grands enjeux comme les mobilités de populations, la gestion des frontières ou celle des ressources naturelles, elle brise l'image « exotique » du Sahara pour le reconnecter, dans la longue durée, aux vastes problématiques contemporaines.

L'exposition « Sahara, mondes connectés » démontre combien les murs et les frontières du musée ne cessent de bouger pour s'adapter toujours plus à d'autres regards, à d'autres acteurs et à d'autres publics. Elle est le fruit de curiosités et de rencontres renouvelées entre conservateurs du patrimoine, artistes, anthropologues et historiens. Elle témoigne aussi des engagements des chercheurs et des artistes qui réfléchissent et s'engagent dans d'autres formes de narration pour donner à visiter, dans le temps et l'espace, le Sahara autrement.

BORIS PÉTRIC, ANTHROPOLOGUE
DIRECTEUR DU CENTRE NORBERT-ELIAS

L00563-2  29 €
ISBN : 978-2-74-245914-8



9 782742 459148